

Michel NIQUEUX
 Université de CAEN Basse-Normandie

Le « mariage fictif » comme moyen d'émancipation de la femme dans la Russie des années 1860 : trajets personnels et modèles littéraires

Le « mariage fictif » (ou plutôt le mariage blanc, car ces mariages étaient bel et bien célébrés à l'église) fut utilisé par des « nihilistes » ou des populistes altruistes des années 1860-1870 pour permettre à des jeunes filles de s'émanciper de la tutelle familiale et juridique à laquelle leur état les soumettait. Le mari « fictif » laissait ensuite (en principe) la jeune fille vivre à sa guise ; elle pouvait notamment obtenir un passeport pour entreprendre en Allemagne ou en Suisse des études scientifiques ou médicales auxquelles elle n'avait pas accès en Russie. L'espace intime était refoulé au profit de l'espace social. Souvent, la chasteté était vécue comme un idéal entre « frère » et « sœur », à l'instar des premiers chrétiens. Les mariés fictifs s'appelaient du reste "frère" et "sœur" et se vouoyaient, comme d'ailleurs la plupart des couples de la bonne société. Parfois l'amour venait par la suite, ou bien des triangles amicaux se formaient.

C'est la conduite qu'avait donnée en exemple le roman de Tchernychevski *Que faire?*, qui s'inspirait d'un fait réel de l'entourage de Tchernychevski et qui sera à son tour imité, la fiction servant souvent en Russie de modèle à la réalité. Trois exemples vont être présentés : *Que faire* et le couple Obroutcheva-Bokov, Sofïa Kovalevskaïa et Sinégoub.

I - *Que faire ? (1863)*

Roman d'apprentissage à la fois psychologique, économique et politique, *Que faire ? À propos des hommes nouveaux* (publié en 1863 dans le *Sovremennik*), décrit l'émancipation (familiale, professionnelle, sentimentale) d'une jeune roturière de dix-huit ans, Véra Pavlovna Rozalskaïa, sous la conduite d'« hommes nouveaux », — deux jeunes médecins qu'elle va aimer successivement. Lopoukhov et Kirsanov. Mus par l'« égoïsme rationnel », l'utilitarisme de Bentham qui rejoint l'altruisme, ils ignorent la jalousie.

Véra Pavlovna refuse le mari débauché que sa mère comptait lui faire épouser. Comme elle menace de se suicider, Lopoukhov, avec qui elle prend des leçons, la sauve et la libère de son milieu en concluant avec elle un mariage blanc ("fictif"). Mais Véra s'éprend du camarade de Lopoukhov, le médecin Kirsanov. Lopoukhov simule un suicide pour la laisser libre, puis il revient sous un autre nom, se marie et retrouve ses amis. Les deux couples vivent heureux. Véra organise des ateliers de couture pour donner du travail (et de l'indépendance) aux femmes, Lopoukhov se fait ouvrier et va lutter en Amérique pour la libération des Noirs.

Chez Tchernychevski, l'émancipation de la femme a une dimension sociale, alors que chez George Sand (dont le *Jacques* a inspiré Tchernychevski), elle reste dans la sphère individuelle. Mais c'est aussi une nouvelle éthique, d'inspiration chrétienne, que Tchernychevski met en scène. Voici comment la conduite des « deux jeunes mariés » est perçue par leur logeuse :

« Le vieux et la vieille chez qui ils logeaient discutaient abondamment entre eux de l'étrange façon de vivre des jeunes mariés ; on n'aurait pas dit des mariés, ni même un mari et sa femme, mais on ne sait pas quoi.

— Alors, comme ça, d'après ce que je vois et ce que tu me racontes, ma bonne Anastassia Pétrovna, ils sont comme dirait frère et sœur ?

— Cette idée ! Entre frère et sœur, on ne fait pas de cérémonies, tandis qu'eux ! Il se lève, il enfle son paletot et il attend qu'on leur apporte le samovar. Il fait le thé, il l'appelle ; elle arrive, toute habillée, elle aussi. Frère et sœur ? Allons donc ! Tant qu'à faire, c'est plutôt comme deux familles qui ne sont pas riches, et qui habitent un seul appartement pour avoir moins de frais.

— A-t-on jamais vu ça qu'un mari ne puisse pas entrer chez sa femme parce qu'elle n'est pas habillée ? De quoi ça a l'air, je te demande ?

— Et cette façon qu'ils ont de se séparer, le soir ! Elle lui dit : « Adieu, mon chéri, bonne nuit. » Et ils s'en vont chacun de son côté, ils lisent des livres, et lui il écrit, par-dessus le marché. Écoute un peu ce qui est arrivé une fois. Elle s'était mise au lit et elle lisait un livre ; seulement voilà-t-il pas que j'entends à travers la cloison — je ne sais pas pourquoi, je n'arrivais pas à m'endormir — qu'elle se lève. Mais qu'est-ce que tu crois ? Je l'entends qui se met devant sa glace, c'est qu'elle s'arrange les cheveux. Elle y met le temps, tout juste comme si elle allait recevoir du monde. Et la voilà qui sort. Moi, bien sûr, je file dans le corridor et je monte sur une chaise pour regarder dans sa chambre à lui par l'œil-de-bœuf. Je l'entends qui demande : « Je peux entrer, mon chéri ? » Et lui qui répond : « Un instant, Vérotchka, attends une petite minute. » — Parce que lui aussi il était couché. Il s'habille, il enfle son paletot. Sûrement, je me dis, qu'il va se faire un nœud de cravate, à cette heure. Eh bien, non, il n'a pas fait un nœud de cravate, il s'est seulement habillé et il a dit : « Tu peux entrer, maintenant, Vérotchka. » — « Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans ce livre, qu'elle dit, explique-moi. » Il lui a expliqué, et elle a fait : « Excuse-moi, mon chéri, de t'avoir dérangée. » « Ce n'est rien, il dit, j'étais étendu sans rien faire, tu ne m'as pas dérangée pas. » Et elle est repartie.

— Partie, comme ça ?

— Comme ça.

— Et il n'a rien fait ?

— Rien. C'est pas ça qui est drôle, qu'elle soit partie, mais qu'elle s'est habillée, et lui qui dit : « Attends », qui s'habille et qui ne la laisse pas entrer avant. Est-ce que c'est des façons, je te demande un peu ?

— Si tu veux mon avis, Anastassia Pétrovna, c'est une secte, parce qu'il y en a de toutes les sortes, des sectes.

— Ça m'en a tout l'air. Tu dois avoir raison, à cette heure.

Et voici un autre entretien.

— Tu sais, Alexandre Danilytch, je lui ai tout de même demandé, à propos de leur manière de vivre. [...]

— C'est bien simple, elle a dit. Il n'y a aucune raison de se montrer dépenaillée. Les sectes n'y sont pour rien. Alors c'est pour quoi faire, j'ai demandé. Parce que, elle a dit, quand on vit comme ça, il y a davantage d'amour et moins de disputes . »

On considère généralement que Tchernychevski s'est inspiré de la réalité : le docteur Piotr Bokov, médecin de famille de Tchernychevski, membre de Zemlia i volia, (Terre et liberté) avait conclu en août 1861 un mariage fictif avec Maria Aleksandrovna Obroucheva (1839-1929), fille d'un général, propriétaire de la région de Tver', sœur d'un révolutionnaire compagnon de Tchernychevski, pour lui donner la possibilité d'étudier la médecine, contre la volonté de ses parents. L'amour vint ensuite, mais bientôt Maria s'éprit d'un de ses professeurs de l'Académie de médecine, où elle put s'inscrire en 1862-1863, Ivan Sétchenov (1829-1905), savant physiologiste ami de Bokov, ouvert à l'enseignement féminin. Un ménage à trois se forma, selon ce que préconisait Rakhmetov (пить чай втроем) ; de son côté, Bokov s'éprit d'une de ses patientes, la baronne d'Adelheim (p. 114). En 1864, Maria Bokova partit poursuivre ses études de médecine à l'étranger, et obtint son diplôme de médecin en 1871 à Zürich. En 1887, Bokova obtint le divorce et épousa religieusement Sétchenov.

Sétchenov est-il le prototype du Kirsanov de *Que faire ?* et Bokova celui de Véra Pavlovna ? En fait, quand Tchernychevski écrit son roman, Maria Obroucheva n'a pas encore rencontré Setchenov. Tchernychevski ne connaissait que son mariage fictif avec Bokov . C'est le roman qui a pu inspirer la réalité, ou du moins l'ennoblir.

II - *Sophie Kovalevskaïa (1850-1891)*

Fille d'un général, propriétaire de la région de Vitebsk, Sophie est séduite dans sa jeunesse par l'insurrection polonaise de 1863 et les récits de martyrs chrétiens, et elle est influencée par sa sœur aînée, Anna (1843-1887), grande lectrice de romans de chevalerie anglais puis de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Elle avait été initiée en 1863 aux idées progressistes et matérialistes par le fils du prêtre du village : parti, après le séminaire, étudier les sciences naturelles à Saint-Petersbourg, il en était revenu en racontant que l'homme descendait du singe et que l'âme n'existait pas. Son père aspergea en vain d'eau bénite ce

¹ N. Tchernychevski, *Que faire ? (Les hommes nouveaux)*. Traduit par Dmitri Sesemann. M., Éd. du progrès, 1967, p. 171-173 (début du chapitre III).

² Irina Paperno, *Semiotika povedenija : Nikolaj Černyševskij — čelovek èpoxi realizma*. M. Novoe Literaturnoe Obozrenie, 1996, p. 113-116.

nihiliste typique. Anna délaisse les plaisirs mondains, s'habille simplement, apprend à lire aux enfants des domestiques, s'entretient avec les paysannes .

Avec leurs idées avancées, Anna et Sophie n'ont aucune envie de rester dans le domaine paternel de Palibino à attendre qu'on leur présente un prince charmant. Anna décide de se trouver un mari « fictif ». En 1868, elle alla démarcher, avec Sophie et une amie, un jeune professeur d'Université qui ne fut pas autrement étonné, mais qui refusa l'aventure. Elles jetèrent alors leur dévolu sur Vladimir Onoufriévitch Kovalevski (1842-1883). Fils d'un petit propriétaire polonais (marié à une Russe) de la province de Vitebsk, Vladimir (Waldemar), après des études de droit, il avait été précepteur de la fille de Herzen (Olga) à Londres avait accompagné la campagne de Garibaldi en 1866 en qualité de correspondant des *Sankt-Peterburgskie vedomosti* ; il traduisait et éditait les ouvrages de base du nihilisme : Darwin (il était « le plus cher ami russe » de Darwin, et Sophie participera à ses traductions), Ch. Lyell, A. Brehm, K. Vogt, J. Moleschott, J.-S. Mill, Platon, etc. Il accepta la proposition... mais demanda à choisir Sophie, chez qui il avait perçu l'amour de la science. Le père ne put que se plier à la farouche volonté de sa fille et le mariage fut célébré en septembre 1868 à Palibino. Kovalevski introduisit Sophie dans les milieux « nihilistes » de Saint-Pétersbourg. Elle y fit notamment la connaissance de Nadejda Souslova (1843-1918), première femme russe médecin (docteur de l'Université de Zürich), sœur de l'amante de Dostoïevski et auteur de quelques récits « nihilistes ».

En mai 1869, Sophie part pour l'Allemagne, accompagnée de sa sœur Anna et de son « frère » de mari, et dotée par son père de 20 000 roubles. Vladimir alla étudier la paléontologie dans diverses universités (Vienne, Iéna), tandis que Sophie se consacra aux mathématiques, d'abord à Heidelberg puis à Berlin. Sa curiosité pour cette science avait été éveillée dès l'enfance par des cours lithographiés de calcul intégral et différentiel qui tapissaient, faute de mieux, les murs de sa chambre.

. En 1874, l'Université de Göttingen lui décerna *in absentia*, au vu de trois dissertations (au lieu d'une seule pour les hommes) le grade de docteur *summa cum laude* (avec les félicitations du jury) : elle devint ainsi la première femme docteur en mathématiques.

Entre temps, Sophie avait fait une escapade à Paris, attirée par la Commune, qui semblait devoir réaliser ses idéaux, et dans laquelle sa sœur jouait un rôle de premier plan.

Sophie rentra en Russie en 1874 avec son doctorat en poche, et avec son mari qui avait obtenu en 1872 son doctorat en paléontologie à Iéna.

Selon sa biographe, c'est en 1875, qu'elle lui proposa d'en finir avec la fiction :

« Il y consentit ; sa complaisance était inépuisable. L'essai fut loyal des deux parts, ainsi qu'il convenait entre honnêtes gens, et malheureux des deux parts. Il était trop tard. La

³

Cf. les souvenirs de S. Kovalevskaja in J. Détraz, *Kovalevskaja : l'aventure d'une mathématicienne*. P., Belin, 1993. En russe, les souvenirs et les nouvelles de S. Kovalevskaja ont fait l'objet d'un volume de la série Literaturnye pamjatniki : *Vospominanija, povesti*. M. Nauka, 1974, 560 p.

naissance d'un enfant ne put effacer le passé. On ne s'exerce pas impunément pendant des années aux situations fausses et aux sentiments faux . »

Une fille, Sophie (qui deviendra aussi mathématicienne), naquit en 1878, et sera la plupart du temps laissée à la garde d'autrui. En juin 1882, les époux se séparent. Kovalevski, qui s'était lancé dans des opérations immobilières (maisons de rapport, bains, journal) et commerciales (raffinerie de pétrole) fait faillite. Il se suicide au chloroforme en 1883 .

Sophie s'était remise aux mathématiques en 1880 en présentant une brillante communication sur les intégrales abéliennes au Congrès international des Naturalistes à Saint-Petersbourg. Le mathématicien suédois Gösta Mittag-Leffler l'avait remarquée, et en 1884, en tant que recteur de l'Université de Stockholm, il lui offrit une chaire de professeur de mathématiques, la première au monde qu'une femme ait occupée : « Une monstruosité telle qu'un professeur de mathématiques féminin est fâcheuse, inutile et désagréable », estimera Auguste Strindberg dans un journal suédois .

En 1886, l'Académie des sciences française proposa pour le prix Bordin de « perfectionner en un point important la théorie de la rotation d'un corps solide autour d'un point fixe ». Sous la devise « Dis ce que tu sais, fais ce que dois, advienne que pourra », Sophie présenta un mémoire qui remportera ce prix en 1888. Deuxième femme (après Sophie Germain) à recevoir cette prestigieuse distinction scientifique, elle connut une célébrité mondiale. En 1889, elle est élue membre correspondant de l'Académie des sciences russes : c'est encore une première pour une femme.

Ni la gloire ni la science, cependant, ne lui apportent le bonheur, qu'elle cherche désespérément. « Pour son malheur, elle ne pouvait être longtemps satisfaite ni à Stockholm, ni ailleurs ; la vie devait lui fournir sans cesse des événements dramatiques, des raffinements intellectuels nouveaux, et la grise monotonie de l'existence quotidienne lui semblait haïssable ; tout ce qui rentrait dans le cadre des vertus "bourgeoises" lui faisait horreur . » Elle s'éprend d'un cousin éloigné de son mari, Maxime Maximovitch Kovalevsky, historien du droit et sociologue, professeur à l'Université de Moscou de 1877 à 1887. Suspendu en 1887 à cause de ses idées libérales, Maxime avait été invité à enseigner à Stockholm, Oxford et Paris. Mais Kovalevsky hésite devant la nature jalouse et tyrannique de Sophie, qui de son côté ne veut pas sacrifier sa carrière scientifique. Leffler parle d'une lutte exténuante entre les deux tendances profondes de Sophie, « celle d'accomplir une grande œuvre intellectuelle, et celle de s'absorber complètement dans un sentiment nouveau et puissant ». Le drame, en

⁴

Arvède Barine, « La rançon de la gloire. Sophie Kovalevsky », *Revue des deux mondes* du 15 mai 1894, p. 375.

⁵

Cf. S. Reznik, *Vladimir Kovalevskij : tragedija nigilista*. M., Molodaja gvardija (« Žizn' zamečatel'nyx ljudej »), 1978. Sur S. Kovalevskaja, il a paru une biographie dans la même série, due à L. A. Voroncova (1957).

⁶

J. Détraz, op. cit, p. 188.

⁷

Id., p. 186.

partie autobiographique, qu'elle compose en 1887 avec Anne-Charlotte Leffler (qui l'écrit en suédois), *La lutte pour le bonheur. Deux drames parallèles* (« *Comment ce fut, et comment cela aurait pu être* »), reflète cette impossible quête du bonheur personnel. Elle mourut le 10 février 1891 des complications d'une pneumonie. Un ministre russe déclara : « On a beaucoup trop entendu parler de cette femme qui, en dernière analyse, n'était qu'une nihiliste ».

Sophie Kovalevskaja écrivit en 1890 un petit roman semi-autobiographique, *Une nihiliste*. Après s'être éprise de son mentor, que la mort lui enlèvera, l'héroïne, Vera « monte » à Saint-Petersbourg dans l'espoir d'y trouver la « grande armée clandestine » de ceux qui s'attellent à la « destruction du despotisme et de la tyrannie ». En vain, jusqu'à ce que s'ouvre un grand procès de « révolutionnaires », le procès des 193 de 1877-1878. Vera assiste aux séances du procès, se lie avec les familles des détenus, et va enfin satisfaire son désir de se sacrifier en trouvant le moyen d'alléger le sort d'un jeune « criminel politique » (juif) condamné à vingt ans de réclusion en forteresse, autant dire à la mort : elle l'épouse en prison (c'est le modèle inversé du mariage blanc proposé par les jeunes populistes). À la suite d'une scène assez cocasse, Vera (qui porte le même prénom que Vera Figner (1852-1942), Vera Zassoulitch (1849-1919), Vera Pavlovna, l'héroïne de *Que faire ?*, obtient l'autorisation de suivre le condamné en Sibérie : elle marche ainsi sur les traces des femmes des décembristes. Vera a un prototype réel, Vera Gontcharova, une nièce de la femme de Pouchkine, qui était intervenue de la même manière en faveur d'un inculpé du « procès des 193 ».

Martyre des temps modernes, Vera accomplit l'« exploit » (*podvig*, au sens religieux d'exploit ou d'avancement spirituel) auquel elle aspirait. La dimension religieuse du mouvement révolutionnaire russe, même lorsqu'il se veut athée, a souvent été relevée, et elle apparaît bien ici, avec l'amour du prochain, le rêve d'un royaume de Dieu terrestre de justice et de fraternité, l'esprit de sacrifice et l'ascétisme personnel. Vera Figner, membre de l'organisation terroriste « La Volonté du peuple », écrit dans ses Mémoires : « Les concepts et

⁸

Trad. M. Niqueux, éd. Phébus, 2004.

⁹

S. Kovalevskaja s'inspire du « procès des 193 » qui se déroula d'octobre 1877 à janvier 1878, auquel elle avait assisté : les inculpés étaient pour la plupart des étudiants, qui, désireux de passer de la théorie à la pratique, étaient en 1874 « allés au peuple » pour mieux le connaître et pour lui porter la bonne nouvelle, c'est-à-dire l'instruire de son état d'exploité et l'inciter à se rebeller ; voir le roman de Tourguéniev *Terres vierges* (1877). Deux à trois mille d'entre eux furent arrêtés, 770 furent déférés devant la justice. Cf. F. Venturi, *Les intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIX^e siècle*. Gallimard, 1972, 2 vol. ; E. Lavigne, *Introduction à l'histoire du nihilisme russe*. P., 1880 (avec de larges extraits du « procès des 193 »).

¹⁰

Cf. S. Bulgakov, « Geroizm i podvizhnichestvo » (« Héroïsme et sainteté »), in *Vexi (Les Jalons* ; traduction : éd. du Cerf, 2011), M. 1909 ; G. Nivat, « Aspects religieux de l'athée russe », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXIX (3-4), 1988, p. 415-426.

les sentiments chrétiens, les idées sur la sainteté de l'ascétisme et du sacrifice, tout cela me porta vers la doctrine nouvelle... C'était elle la véritable mission apostolique de notre temps . »

En présentant une « nihiliste » qui n'a rien d'une virago, d'une pétroleuse ou d'une « bombiste » (jeteuse de bombes), bien que son maximalisme eût pu la mener sur cette voie, Sophie Kovalevskaïa démythifie le mot et rejette l'amalgame nihiliste = terroriste. Elle montre aussi à ses contemporains radicaux que d'autres voies sont peut-être préférables.

Une nihiliste parut après la mort de son auteur, en 1892 à Stockholm, en suédois (sous le titre *La famille Vorontzoff*), et en russe à l'Imprimerie russe libre de Genève, où le roman fut réédité en 1895 et 1899 par l'éditeur des révolutionnaires russes M. K. Elpidine. Ce n'est qu'en 1906 que le roman put enfin paraître à Moscou.

III - Sergueï Sinégoub

Le récit le plus détaillé d'un mariage fictif réel, depuis ses préparatifs jusqu'à ses suites, est donné par le populiste Sergueï Sinégoub dans ses souvenirs publiés en 1906 dans *Byloe (Vospominanija čajkovca, n° 8-10)* : en 1872, il avait été chargé par ses camarades de demander en mariage la fille d'un pope de campagne qu'il n'avait jamais vue de sa vie. Le récit qu'il fait de son « exploit » (on rencontre toujours ce terme de *podvig*) est captivant et précieux pour l'histoire du mouvement d'émancipation féminine sous Alexandre II, dans lequel les modèles littéraires (de George Sand à Tchernychevski) jouèrent un rôle certain.

Né en 1851 en Ukraine dans une famille de petite noblesse, Sergueï Silitch Sinégoub fit des études à l'Institut technologique de Saint-Petersbourg et devint au début des années 1870 membre du mouvement populiste des tchaïkovtsy, du nom de son leader Nikolaï Vasilievitch Tchaïkovski (1851-1926 à Londres). En 1872, il est chargé par ses camarades de « libérer » la fille d'un pope, qui aspire à une « vie indépendante, au service du peuple ». Les préparatifs commencent par la garde-robe :

« Il était impossible de se présenter dans la maison d'un prêtre aisé et éminent parmi le clergé local [de Viatka], comme quelqu'un de modeste, quoique noble. [...] C'est pourquoi pour espérer une issue positive à mon dessein, il fallait jouer le rôle d'un fiancé riche, fils d'un propriétaire terrien (ce que j'étais vraiment), « gentilhomme de vieille souche ». Cependant, dans le cercle de mes amis les plus proches, et même chez mon frère, on ne pouvait se procurer ni chemises amidonnées, ni chaussures, ni pantalons chics, ni redingote. Il fallait se procurer ailleurs tout l'habillement qui convenait pour l'occasion, chez des "bourgeois" de notre connaissance . »

¹¹

Véra Figner, *Mémoires d'une révolutionnaire*, Denoël Gonthier, 1973, p. 237.m

¹²

Traduction de Martine Six-Baron, *Le mariage fictif chez les populistes russes comme forme d'émancipation féminine (d'après les mémoires de Sergueï Silitch Sinégoub)*. Mémoire de Master I sous la direction de Michel Niqueux Université de Caen, 2006, p. 67. Par la suite, la page est indiquée à la suite de la citation (traductions revues).

Sinégoub (21 ans) et sa future femme fictive (16 ans et demi) ne se connaissent pas. Ils doivent donc élaborer un scénario précis et une histoire vraisemblable.

« Je devais jouer le rôle de fiancé qui y [à Viatka] était passé en qualité de touriste la dernière année du séjour de Sonia à l'école. C'est là, qu'à cette époque, après avoir fait sa connaissance, j'étais censé être tombé amoureux, et ayant rencontré chez elle de la sympathie, je lui avais fait une demande en mariage avec promesse de me présenter cette année même à ses parents pour demander sa main. » (p. 68)

Par l'intermédiaire d'un amie, Sinégoub envoie une lettre à Sonia :

« Dans ce courrier, je me présentais à elle. J'expliquais qui j'étais, lui donnant des informations non seulement sur mon identité, — prénom, patronyme, nom de famille, qualité, âge et confession, mais surtout des renseignements biographiques détaillés, et je lui proposai ce qui suit : j'arriverai mercredi (je ne sais pas pourquoi, je me souviens précisément de ce jour) et je me présenterai dans la maison du père Vassili à six heures du soir ; après m'être présenté à son père, je déclarerai à celui-ci que j'ai à lui parler d'une affaire très importante. Quant à Sonia, dès qu'elle aura entendu que je suis arrivé chez son père, elle devra, — à condition toutefois qu'il y ait des témoins de l'extérieur et pas seulement des domestiques, — entrer dans la pièce en courant et crier : « Sérïoja ! Enfin te voilà ! » — et se jeter à mon cou. Bien sûr, nous nous embrasserons passionnément et nous nous dirons « tu » : cette scène inaugurale stupéfiera sans aucun doute son père et sa maman, les laissant interdits, et les témoins répandront dans tout le village la nouvelle de ce qui s'est passé chez le pope. Bref, un tel fait ne pourra être justifié que par le mariage. » (p. 79-80)

Sinégoub descend à l'auberge du bourg du prêtre ; il suscite la curiosité des habitants qui le prennent déjà pour le fiancé de Sonia, ce qui arrange notre aventurier. À l'heure prévue, il se rend chez le père Vassili :

« Mais l'heure fatidique approchait : bientôt six heures. Déjà habillé, et de la façon la plus élégante qui soit, je demandai à l'aubergiste de m'accompagner jusqu'à la maison du père Vassili. Je n'irai pas jusqu'à dire que je m'y rendis la paix dans l'âme. Mon cœur battait quand même la chamade. L'heure arrivait, peut-être celle d'un énorme scandale. » (p. 83)

Bien accueilli par le père Vassili, qui ne se doute encore de rien, Sinégoub converse avec lui depuis une demi-heure quand

« Soudain, dans le salon, un chuchotement et un bruissement se firent entendre, et sur le pas de la porte apparut une jeune créature d'une beauté stupéfiante — une jeune fille pâle, svelte, assez grande, avec des yeux merveilleux. Je me levai précipitamment de ma chaise... Encore un instant — et la jeune beauté s'écria : « Enfin te voilà, Sérïoja ! », et se jeta sur moi,

m'enlaça le cou de ses bras et nos lèvres s'unirent dans un baiser passionné, comme il n'en existe que rarement au monde ! .. L'effet fut foudroyant !..

Le père Vassili recula d'un bond dans un coin de la salle et resta pétrifié. » (p. 85)

Sinégoub débite son histoire au père Vassili, qui lui demande à brûle-pourpoint :

« — C'est bien, si tout cela est vrai ! Mais, sachez que j'ai terriblement peur, — ce mariage ne serait-il pas un mariage fictif ?

Il me fallut un immense effort de volonté pour ne pas trahir le trouble qui envahit alors mon âme, et par bonheur, j'eus assez de volonté ; non seulement, je ne trahis pas la confusion qui jaillit dans mon for intérieur, mais je répliquai avec une indignation méprisante presque pas feinte :

— Vous m'offensez, père Vassili ! Vous m'imputez Dieu sait quoi ! » (p. 88)

Après avoir hésité, les parents de Sonia donnent leur accord et le mariage est fixé deux semaines plus tard. Reste à obtenir la bénédiction (l'accord) du père de Sinégoub, qui n'est naturellement pas au courant des activités de son fils et qui vit dans sa propriété ukrainienne. Sinégoub envoie un télégramme à Saint-Pétersbourg au nom de son père, mais à l'adresse de son frère. Quatre jours plus tard, il reçoit un télégramme envoyé par son frère : « Je t'envoie ma bénédiction. Ton père, Sila Sinégoub ».

Dans l'attente de la cérémonie, Sinégoub vit chez les parents de Sonia, qu'il tutoie en leur présence, mais vouvoie quand ils sont seuls, en embrassant bruyamment sa propre main pour faire croire à leur grand amour.

Après la noce, les mariés se retrouvent dans leur chambre : (p. 106)

« Après avoir fermé la porte, nous restâmes dans la chambrette en tête à tête [en français dans le texte]. C'était pour nous deux extrêmement embarrassant. Mais on n'y pouvait rien, on devait jouer la comédie jusqu'au bout. Je proposai à Sonia de se coucher dans l'unique lit à deux places, garni d'une magnifique couette et d'une large couverture ; et moi, ayant approché de la porte de la chambrette le coffre contenant les vêtements de Sonia, je me couchai dessus. Sonia éteignit la lumière, enleva sa robe de mariée et s'enfouit dans le lit de plumes ; et moi, plié en chien de fusil sur la malle, je passai une véritable nuit de bivouac. Au matin, quand Sonia sortit de la chambre après s'être habillée sous la couverture, je vis sur le lit de plumes l'empreinte d'un seul corps. Pour que tout paraisse normal à la personne qui ferait le lit, je refermai la porte et je m'allongeai sur la couette pour laisser l'empreinte d'un second corps. » (p. 105-106)

À la fin du mois de novembre 1872, Sinégoub amène son épouse fictive dans une commune féminine de Saint-Pétersbourg, puis tous deux partent faire de la propagande parmi les paysans de la province de Tver'.

Longtemps, les deux jeunes gens n'osèrent s'avouer qu'ils s'aimaient, tant était grand leur scrupule de violer le contrat initial... C'est Sonia qui avoua la première son amour, mais

Sinegoub avoue être tombé amoureux dès le début de l'aventure. Arrêté en novembre 1873 condamné à 9 ans de bague au procès de 1893, Sinegoub sera accompagné par sa femme en Sibérie. Il meurt en 1907, Sonia en 1923 .

On peut encore citer d'autres exemples de mariages fictifs :

La sœur cadette de Dmitri Pissarev, Katia (1853-1875), portant les cheveux courts à la mode nihiliste, conclut un mariage fictif avec un étudiant (Grebnitski), ce qui lui permit d'aller faire des études de médecine à Zürich, où elle se lia avec un ancien tchaïkovien, l'un des fondateurs de la section slave de l'Internationale, V. Alexandrov, qu'elle aida financièrement. Mais malheureuse entre ces deux hommes, elle se suicida, enceinte de cinq mois.

A la fin des années 90, Rosa Luxembourg, juive polonaise (1870-1919), vit en union libre avec un compagnon militant (Leo Jogiches). En tant que sujet russe, elle court le risque d'être expulsée d'Allemagne pour raisons politiques : aussi contracte-t-elle un mariage blanc avec Gustav Lübeck, le fils d'un vieux militant socialiste, afin d'acquérir la nationalité allemande. Le mariage, conçu comme une formalité, ne put par la suite être dissous qu'au bout de cinq ans de procédures légales pénibles.

Le mariage fictif réapparaît à l'époque soviétique, pour contourner la *propiska* (permis de résidence dans les villes), moyennant un paiement en argent.

En Europe, il est pratiqué par les étrangers qui épousent une personne du pays dans lequel il souhaite immigrer, dans le but d'obtenir certains avantages : l'autorisation de séjour dans le pays concerné, un logement ou la nationalité de la personne épousée.

À la différence du mariage blanc où les deux personnes sont parfaitement conscientes de frauder l'institution matrimoniale, le « mariage gris » est beaucoup plus insidieux et crée de vraies victimes : la personne qui épouse un étranger croit que ce dernier nourrit de réels sentiments à son égard alors qu'il n'en est rien.

On voit combien l'idéalisme des populistes des années 1860-1870 appartient à l'histoire, et tout spécialement à l'histoire de la Russie.

¹³

Voir la biographie de Sinegoub in *Russkie pisateli 1800-1917. Biografičeskij slovar'*, t. 5, M., 2007, p. 614-615.